

## Sappho de Lesbos... et l'anandrisme



Pierre Landete

L2RCavocats@wanadoo.fr

Reçu le 09-06-2014 / Évalué le 29-06-2014/Accepté le 22-10-2014

### Résumé

Sappho de Lesbos, que Platon nommait la *dixième Muse*, nous laisse sur le monde antique un singulier regard féminin. C'est à Alexandrie que Sappho fut classée à l'égal des hommes, parmi les neuf grands poètes lyriques grecs... En l'état actuel des connaissances, nul ne peut se faire une idée précise d'un seul texte intégral de Sappho. Ses *Livres* sont perdus... Ce qui demeure pour la lecture des poèmes de la *dixième Muse* est seulement constitué de fragments provenant de sources diverses. Sappho de Lesbos était, contrairement aux idées mal reçues, une grande mystique du paganisme grec archaïque et d'un point de vue géographique, une authentique Lesbienne, une Mytilénienne. Après avoir été auréolée de gloire pendant toute l'antiquité, elle est devenue tardivement, depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle et après plusieurs métamorphoses, l'icône du *lesbianisme*... Elle doit cette identification en grande part au procès que l'on fit à Baudelaire *au nom de la morale* lorsque celui-ci fit éditer *Les Fleurs du Mal*. La signification contemporaine du mot *lesbienne* en français est bien surprenante. En effet, comme synonyme artificiel, il relie, sans détour, Sappho à l'homosexualité féminine. Pourtant la langue française a d'autres ressources que cette banale localisation grecque des amours entre femmes qu'il serait bien plus judicieux de nommer *anandrisme* (*andros* = homme + *a* privatif) afin d'éviter toute confusion entre cette identité et celles des habitantes de l'île éolienne de Sappho, les Lesbiennes...

**Mots-clés** : poésie, Sappho, Pythagorisme, Baudelaire, Procès

### Sappho de Lesbos... et l'anandrisme

### Abstract

Sappho of Lesbos that Platon named the Tenth Muse leaves us with a particular and unique view of Antiquity. In Alexandria, she was recognized as equal to men as one of the Nine Great lyric poets. As far as we know, no one has knowledge of one single complete text of Sappho's work. Her "books" are lost. What poetry remains of the Tenth Muse are merely fragments coming from diverse sources. Despite our misconceived notions, Sappho of Lesbos was a great mystic of Greek archaic paganism, and from a geographical point of view, an authentic Lesbian, a Mytilenian. After basking in glory throughout antiquity, and following several metamorphoses over time, she became an icon of lesbianism at the end of the 20th century. This identification in great part the result of Baudelaire's "*in the name of morality*" when he published "*Les Fleurs du Mal*". The contemporary definition of lesbian in French is really surprising. In fact, as a

factitious synonym, it directly links Sappho to feminine homosexuality. There are other resources in French than a simple Greek geographical location to name love between women. It would be wiser to name it *anandrisme* (andros = man + a private) to avoid any confusion between this lesbian identity and that of the female inhabitants of the Aegean island of Sappho, the Lesbians...

**Keywords :** Poetry, Sappho, Pythagorism, Baudelaire, Trial

Sous l'influence de Pythagore (580-494 av. J.-C.) et de ses disciples qui avaient fait du nombre 10 un symbole de perfection, Platon (429-347 av. J.-C.), en écrivant que Sappho (640-570 av. J.-C.) était la *dixième Muse*, donnait à Zeus et Mnémosyne, la déesse de la mémoire, une fille supplémentaire. Il y a 26 siècles, Sappho jetait les bases de la littérature de l'Occident et de l'Orient méditerranéen. À Lesbos, la poétesse dirigeait un thiasos, un lieu d'enseignement nommé *Maison des Muses* qui inspira de nombreuses Écoles au premier rang desquelles le Temple des Muses de Pythagore ou l'Académie de Platon puis indirectement le Lycée d'Aristote (384-322 av. J.-C.), le Jardin des épicuriens, le Portique des stoïciens, le Gymnase des cyniques ou encore le Musée des alexandrins...

C'est à Alexandrie que Sappho fut classée, parmi les neuf grands poètes lyriques grecs des VII<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C. : Alcman, Stésichore (630-550 av. J.-C.), Ibycos, Alcée (650-580 av. J.-C.), Simonide (556-467 av. J.-C.), Anacréon (575-464 av. J.-C.), Pindare (522-438 av. J.-C.) et enfin Bacchylide (507-430 av. J.-C.), neveu de Simonide et oncle d'Eschyle (525-456 av. J.-C.) le *Père* de la tragédie grecque. Dans ce classement majeur, elle est la seule femme, placée ainsi à l'égal des poètes conformément aux vœux d'Aristote, probable initiateur de l'introduction à Alexandrie de la copie des *Neufs Livres* écrits par *La lesbienne*. C'est aux rivages du phare de La Perle que s'opéra, dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la mise en ordre de toute la *paideia* grecque, de la littérature, des sciences, de tous les savoirs et de toutes les fables d'Homère (IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

La *dixième Muse* nous laisse sur le monde antique un singulier regard féminin mais elle ne fut pourtant pas la seule femme à partager l'aventure intellectuelle grecque. *Exempli gratiae*, il sera suffisant de citer... les poétesses Erinna (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Anyté de Tégée, Nikô de Samos (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Corinne de Tanagra (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et... les philosophes Aspasia de Millet (470-400 av. J.-C. sa demeure fut un important centre de la vie intellectuelle à Athènes) ou Hypatie (370-415 à Alexandrie, elle dirigea une école de philosophie)... Les œuvres de ces femmes sont presque toutes perdues et c'est de Sappho dont on retient encore aujourd'hui le génie à l'instar du grec Strabon (64 av. J.-C.- 25). Il y a deux mille ans, le savant écrivait que Sappho était *un être extraordinaire ... car il n'est, en aucun temps, si loin que l'on puisse remonter,*

*d'autre femme capable de rivaliser avec elle en matière de poésie.* Pour lui, comme pour tant d'autres, Sappho, une femme, résumait à elle seule toute la paideia dont le peintre Raphaël (1483-1520) réunissait les membres, quinze siècles plus tard, au *Parnasse* et sur *L'école d'Athènes*. Ces deux chefs d'œuvres illustrent avec éclat le propos. Rappelons qu'ils sont Salle de la Signature au Musée du Vatican. Le Maître de la Renaissance a peint, au *Parnasse* la Muse Calliope, la mère d'Orphée, en l'associant à sa sœur putative : Sappho. Sur sa toile, pour la distinguer, il écrit même son nom : *Sappho*. Mais c'est une autre femme qu'il fait apparaître sur la peinture intitulée *L'école d'Athènes*... une femme dont la fin tragique marque celle définitive de la paideia.

Après elle, il faudra des siècles pour qu'une femme ait une quelconque renommée dans le domaine de la pensée : Raphaël peint la grande philosophe néoplatonicienne Hypatie... torturée et assassinée par de fanatiques croyants de la chrétienté primitive. Ceux-là même qui voulaient en finir avec le libre savoir grec et avaient déjà entrepris de brûler un peu partout les écrits de tant d'auteurs. Le meurtre d'Hypathia et les autodafés de livres attestent toujours du drame de l'intolérance religieuse envers tous et envers les femmes en particulier. Lorsque Raphaël représenta Hypathia, il reçut, du Pape, l'ordre de ne pas le faire car, comme pour Sappho, *la foi ne devait rien savoir d'elle*. Ainsi, sur le tableau, Hypatie prit les traits d'un personnage efféminé : un neveu du Pape qui n'avait rien à voir avec *L'école*. En prenant tous les risques, le peintre réussit avec grâce à rendre hommage à ces deux icônes féminines de la pensée antique qui vit le jour avec l'une pour mourir avec l'autre : Sappho de Mytilène et Hypatie d'Alexandrie. Ces femmes sont aux limbes avec Aspasia que Delacroix (1798-1863) n'oublia pas en peignant les siennes pour le Palais du Luxembourg à Paris.

En l'état actuel des connaissances, nul ne peut se faire une idée précise d'un seul texte intégral de Sappho. Ce qui demeure pour la lecture des poèmes de la *dixième Muse* est seulement constitué de fragments provenant de sources diverses : d'abord de citations d'auteurs anciens et ensuite de ses textes retrouvés en Egypte à Oxyrhynchus à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur des papyri détériorés.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, on découvrit à Rome, une mystérieuse Basilique souterraine à côté de la Porte Majeure. Dans cette Basilique au décor de stucs blancs, la représentation de Sappho est centrale conformément à ce que les pythagoriciens avaient souhaité pour leur liturgie. En accord avec les vers écrits par Ovide (43 av. J.-C. -17) dans sa XV<sup>e</sup> Héroïde, on peut en effet contempler Sappho dans ce temple sur le stuc principal de l'abside. La *dixième Muse* y exécute le saut rituel du haut de la falaise de l'île blanche de Leucade, résumé du credo pythagorique, acte de foi et de confiance dans l'espérance du salut de l'âme humaine et de sa vie éternelle... Sappho était de Lesbos, une île à l'Orient de la Grèce. Leucade, une île à l'Occident. Sappho était, contrairement aux idées mal reçues, une grande mystique du paganisme grec archaïque

et d'un point de vue géographique, elle est toujours une authentique Lesbienne de Mytilène.

Si, plus près de nous, elle est devenue tardivement l'icône du *lesbianisme*, elle le doit en grande part au procès que l'on fit à Baudelaire (1821-1867) *au nom de la morale* lorsque celui-ci fit éditer *Les Fleurs du mal*. La signification contemporaine du mot *lesbienne* en français est bien surprenante. En effet, comme synonyme artificiel, il relie, sans détour, Sappho à l'homosexualité féminine. Pourtant la langue française a d'autres ressources que cette banale localisation grecque des amours entre femmes qu'il serait bien plus judicieux de nommer *anandrisme* (*andros* = homme + *a* privatif) afin d'éviter toute confusion entre cette identité et celles des habitantes de l'île éolienne de Sappho auxquelles on n'a aucune raison de retirer leur nom géographique de Lesbiennes.

### I. *Mascula, poeta et vates*

Aux temps de la Grèce des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C., l'intégration sociale des femmes s'articulait autour du gynécée, le lieu du foyer, où elles accomplissaient essentiellement leur rôle sous le contrôle des pères puis des maris et à défaut des frères aînés. Malgré la minorité, qui fut le statut juridique de Sappho, sa renommée fut telle qu'au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un philosophe proche d'Aristote, le péripatéticien Caméléon écrivit la biographie de la poétesse, exemple unique pour une femme. L'écrivain Athénée (170-230), qui en possédait un exemplaire, atteste de l'importance historique des données contenues dans cet ouvrage aujourd'hui disparu.

Sappho (sans doute faudrait-il la nommer Psappha ou Psapphô tel que nous y invite la poétesse elle-même dans un dialogue écrit avec la déesse Aphrodite...), selon de nombreuses sources, était mariée à un dénommé Kerkôlas d'Andros dont elle avait une fille Kleis. Son père, Scamandrônymos et sa mère, également prénommée Kleis, avaient aussi trois fils : Charaxos l'aîné, Eurygios et Larichos (on ne sait plus rien du cadet et du benjamin). Selon Ovide (43 av. J.-C. -17), Sappho perdit son père à l'âge de 6 ans et son mari disparut très jeune la laissant ainsi veuve et mère mais surtout sans protection en raison de l'absence de son frère aîné, Charaxos, occupé par des activités commerciales en Égypte ... Sappho put probablement acquérir sa liberté, en tant que femme, au prix de cet éclatement familial et de son appartenance à l'aristocratie. Sa famille appartenait à un riche clan de la noblesse terrienne qui, à cette époque archaïque, s'opposait à la tyrannie... à Lesbos, celle de Myrsilos (640-591 av. J.-C.) puis celle de Pittakos (645-575 av. J.-C.). Les tyrans corrompus gouvernaient avec l'appui des riches marchands de la Méditerranée.

Aux côtés du poète Alcée, Sappho s'engagea politiquement et ainsi, les deux poètes furent exilés. Sappho à deux reprises. Une première fois dans son île (sans doute à Eresos, une Cité que certains considèrent comme le lieu de naissance de Sappho) puis une seconde fois en Sicile sous le règne de Myrsilos en 598 av. J.-C. tel que cela est gravé dans le *Marbre de Paros* (264 av. J.-C) découvert en 1627 et sur lequel sont inscrites les dates essentielles de l'Histoire de la Grèce depuis la fondation d'Athènes (1580 av. J.-C.). Cet exil atteste de l'importance politique de Sappho qui demeura longtemps en Sicile et revint tardivement à Lesbos, probablement après 575 av. J.-C. On considère que la poétesse serait née à Mytilène vers 640 av. J.-C. et qu'elle y serait morte très âgée bien après 570 av. J.-C. Son histoire politique, en raison de sa condamnation à l'exil, sonne comme un hymne de résistance à l'oppression et de liberté. Son père était l'héritier d'une haute lignée ce qui conférait à sa fille une place particulière rendant possible la direction d'un thiasse dédié à la transmission des savoirs, la *Maison des Muses*. Cette école était placée sous la protection divine d'Aphrodite dont Sappho devait organiser librement le culte, conformément à son rang. La *dixième Muse* imposa, avec une métrique savante, un style d'écriture dans lequel l'auteur lui-même occupe un rôle majeur. Il est dit qu'elle inventa le plectre c'est-à-dire un archet pour frotter les cordes des lyres. Son œuvre fut pendant toute l'Antiquité un symbole de perfection littéraire avant d'être l'emblématique victime d'un procès permanent que la *morale* réserve toujours au génie humain.

Il existe de nombreuses fables sur la liberté des mœurs de Sappho surtout depuis qu'Aristote conta l'histoire selon laquelle le poète Alcée était amoureux de sa compatriote. Le philosophe se faisait l'écho d'un récit déjà ancien que des artistes divers avaient mis en scène comme en témoignent un bas-relief sculpté (515 av. J.-C.) trouvé à Milos et un vase d'Agrigente (5<sup>e</sup> siècle) en Sicile, exposé à Munich. Pour Aristote, le propos n'était en rien diffamatoire... Sur son lit de mort, le génial Stagiritte lorsqu'il dut choisir un successeur, hésita entre un savant de Rhodes et un philosophe de Lesbos. Il se fit alors servir deux coupes de vin de la production de chacune des deux îles. Après avoir bu, il déclara que le meilleur des vins était celui de l'île de Sappho et qu'ainsi seul le lesbien Théophraste (372-287 av. J.-C.) qui était né à Eresos, méritait de diriger, à sa suite le Lycée... Pour Aristote déjà, Sappho était un mythe.

Auréolée de gloire par tous les auteurs, Sappho fut pourtant l'objet de multiples caricatures théâtrales. On inventa de nombreuses fables, *pour rire et se rire d'elle*, dont la plus fameuse est celle de son suicide du haut de la falaise de Leucade par amour d'un amant prénommé Phaon, un Lesbien croisé en Sicile pendant son exil ! Le saut dans la mer ionienne était, en Grèce, considéré comme un acte de foi surtout par les prêtres d'Apollon ou d'Athéna mais aussi par les érudits pythagoriciens qui vénéraient la *dixième Muse*. Peu importait que Sappho ne se soit jamais rendue à Leucade et que

Phaon n'ait jamais existé... mais faire sauter Sappho du haut d'un cap blanc qui fait face à Ithaque, l'île d'Ulysse, pour se moquer de sa rigueur morale et de son mysticisme, a d'abord fait rire le public au théâtre.

Cette caricature, cette légende se transforma, dès l'ère chrétienne, en calomnie... Aux origines de la contumélie, on dressa alors la liste interminable des amants de Sappho, puis on inventa une deuxième Sappho pure et vierge pour dire que la première était folle d'amour de nombreux hommes. On lui prêta même une relation amoureuse avec le poète Anacréon qui n'avait pas dix ans lorsqu'elle mourut ! Et qui vivait bien loin de Mytilène. Il fut dit que la *Maison des Muses*, l'école qu'elle avait créée en lien avec la mystique archaïque, était une maison de femmes publiques ! Alors qu'il s'agissait d'une institution aristocratique ayant pour but l'acquisition des savoirs et leur transmission conformément au culte d'Aphrodite assuré par les femmes.

Un célèbre rhéteur romain, Maxime de Tyr (125-185) se révolta contre toutes ces *histoires*. Il rappela à tous la rigueur morale de la *dixième Muse* de Platon et compara son influence à celle de Socrate (468-400 av. J.-C.). Pour lui, il ne fallait pas que les légendes prennent le pas sur la vérité. Ces efforts furent vains. Sur Sappho, avec sagesse, il faut toujours tenir à distance toutes les données incertaines et toutes les projections variées de l'imaginaire. Aujourd'hui, si les sentiments personnels de la poétesse sont parfois lisibles dans ses fragments, son corpus littéraire résiduel confronté à nos connaissances limitées sur le monde qui était le sien, ne nous permet pourtant pas d'appréhender avec justesse quelles pouvaient être, pour elle, les conditions de l'attrait physique entre hommes ou femmes. On doit bien comprendre que les mœurs des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C. étaient très différentes des nôtres. *Le Banquet* de Platon ne nous l'enseigne-t-il pas ? Le thème des mœurs des *Grands Hommes* de la Grèce ne fait plus de nos jours l'objet d'une quelconque dissertation. Sappho par contre est toujours l'objet de mentions abondantes. La plupart des affirmations simplistes et sexistes au sujet de la *dixième Muse* de Platon sont erronées. La plupart des gens ne connaissent plus que *Sappho-la-lesbienne* sans jamais avoir lu une seule ligne de son œuvre résiduelle et sans rien savoir de sa biographie.

Dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'Église condamna Sappho et décréta, au nom de la morale, pour elle et pour son œuvre, une *damnatio memoriae*. On doit à Tatien (II<sup>e</sup> siècle), un des Pères de l'Église, l'ouverture du procès de la poétesse, 700 ans après sa mort ! Tatien écrivit que Sappho était une *pute*, érotomane, débauchée mais il ne la considérait pas comme *lesbienne*. Son portrait en triptyque ne fait aucune place à l'homosexualité. Si les torches furent allumées, ce n'était pas pour brûler les œuvres d'une homosexuelle mais celles d'une *putain*...

Après Tatiens, le procès de la poétesse devint une tribune délirante, ouverte en permanence. Il fallait détruire toutes les copies de ses livres. Avec la chrétienté, le ciel avait changé de propriétaire. Avec le prompt secours de l'islam, rien ne fut épargné. Pour ces deux monothéismes, *l'ennemi du Livre, c'est le livre !* Aucun lieu de culture de l'Antiquité ne méritait d'être sauvé... La Bibliothèque d'Alexandrie, gravement mise à mal par les Chrétiens en 391, fut définitivement détruite en 639 par les armées arabes. Et il ne resta plus rien de celle de Byzance lorsqu'en 1453 les turcs ottomans s'emparèrent de la ville. Au XV<sup>e</sup> siècle, un philosophe grec, Démétrios Chalcondyle (1424-1511) rapporte aussi qu'il avait vu, à Athènes, des prêtres allumer un bûcher avec les copies des livres de Sappho... Avec la foi des uns ou des autres, le feu s'allume et l'Humanité régresse.

Des érudits ont-ils sauvé les œuvres de la *dixième Muse* ? Son dernier commentateur, au XIV<sup>e</sup> siècle, le grammairien byzantin Moschopoulos possédait encore son œuvre intégralement. Mais où se trouve aujourd'hui l'exemplaire sur lequel travailla l'érudit ? Le feu a-t-il, de l'ouvrage, eu raison ? Il serait en effet étonnant que nul n'ait songé à en dissimuler une copie. Un jour, de Sappho, on retrouvera tout. Son ombre plane dans la mémoire des hommes.

*Qui es-tu - homme - et que n'es-tu pas ?... tu es le rêve d'une ombre... un éclat brillant t'environne...* », écrit Pindare, le Prince des poètes. Sappho ? Malgré les siècles d'ombre, qui es-tu et que n'es-tu pas ? Une femme douée d'un immense talent, une mystique du paganisme qui a consacré sa vie au culte d'Aphrodite, celle qui deviendra un symbole majeur pour les pythagoriciens, celle qui marque, en littérature le début de l'écriture libre, condition même de la création, celle qui fut pour *les antiques*, l'égale des hommes, celle qu'Horace (65-8 av. J.-C.) désigna comme la *mascula*, la *poeta* et *vates* d'Ovide (43 av. J.-C. -17). Voilà pour la vérité.

D'abord influencé par la mystique Sappho, le Maître de Samos et ses disciples ont stimulé toute paideia. Les pythagoriciens vénéraient Aphrodite, les Neuf Muses, les Trois Charites (les Grâces) et bien sûr Apollon... Pour ces érudits, la poésie était la racine de tous les savoirs humains. Ils placèrent donc La Lesbienne au centre d'un symbolisme singulier : celui du salut de l'âme humaine seulement assuré par l'acquisition des savoirs et leur transmission. C'est exactement ce que la direction, par Sappho, de sa *Maison des Muses* incarnait pour eux.

On appréhende bien mieux le rituel des pythagoriciens depuis la découverte archéologique fortuite, à Rome en 1917, de leur Basilique souterraine situé près de la Porte Majeure et de la via Prénestine. L'existence de ce gigantesque sanctuaire était jusqu'à son invention strictement inconnue. La Basilique, enfoui comme un tombeau sous vingt mètres de terre, ressemble, avec ses trois nefs, à une Eglise chrétienne. Toutefois,

inauguré au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'édifice n'a jamais pu être bâti par des chrétiens. Il fut fermé sur ordre de l'Empereur Claude (10 av. J.-C.-54) lorsque celui-ci, à la fin de sa vie, décida d'interdire la Cité aux pythagoriciens devenus trop puissants. Il n'y avait alors, à Rome, aucun chrétien...

Pour leur culte, les disciples de Pythagore priaient dans ce temple devant l'icône blanche et sacrée de Sappho qu'ils avaient pris soin de faire représenter sur le stuc majeur de l'abside, à l'Orient la nef centrale. Pour déifier la *dixième Muse*, les pythagoriciens élaborèrent une mise en scène tragique en reprenant la légende selon laquelle la poétesse avait sauté du haut de la falaise de Leucade. Pour eux, ce saut n'avait rien d'un suicide mais était un acte symbolique salvateur. Cette posture, dans laquelle ils placèrent Sappho, résume leur crédo : l'espérance du salut de l'homme qui, par le saut, en confiance, confie son âme à Apollon et son corps à l'écume d'Aphrodite. Sur le stuc majeur de la Basilique Prénestine, pour la résurrection de son âme, Sappho, au bord de la falaise de l'île ionienne, saute. La roche de Leucade est bien le lieu symbole du passage de l'esprit vers la lumière libératrice.

Cette représentation de Sappho dans la Basilique est en tout point conforme au récit de la *XV<sup>e</sup> Héroïde* d'Ovide qui, pour lui rendre hommage, nomme La Lesbienne : *poeta* et *vates* à l'instar d'Horace qui la désigne en latin par l'épithète valorisante de *mascula* (in *Epistulae*, XIX - 1,19,28). La *mascula* signifie sans ambiguïté *Maître*, à l'égal des hommes. Par ce terme, Horace voulait indiquer que les vers de la *dixième Muse* de Platon étaient une expression supérieure de la pensée. Il reprenait aussi l'idée des *savants antiquaires alexandrins* qui avaient classé Sappho à l'égal des huit grands poètes lyriques grecs. Puisque Sappho était la seule femme de cette Pléiade, elle était bien, à l'égal des hommes, choisie pour célébrer le génie poétique humain, *la mascula*.

On confondit ensuite de façon bien rapide *mascula* avec le vocable *masculina* qu'Horace n'avaient pas employé pour nommer La Lesbienne. *Masculina* aurait signifié en effet que Sappho était masculine. Quant à l'utilisation du latin, la langue française, qui égare souvent les pensées d'un lectorat peu vigilant, fit rapidement de Sappho, *la masculine*. Les accents des vers de Sappho étaient graves. Leur religiosité n'avait échappé à aucun érudit. Ces vers étaient conformes à la légende tragique d'Orphée, fils de la Muse Calliope dont la lyre avaient de mâles accents... *marem strepitum fides...* tel que l'écrit le poète Perse (34-62). En latin, lyre et foi se confondent : ... la lyre, *fides*, avec de mâles accents, transporte comme la foi, *fides* également. En faisant de Sappho l'égal des hommes, Horace ne pouvait imaginer que les *mâles accents* de sa lyre ou de sa foi, allaient nourrir, plusieurs siècles après lui, les débats du procès de La Lesbienne. La poétesse n'est pas plus *masculine* parce que le français se sert mal de la langue d'Horace que suicidée parce que l'on croit à des fables invraisemblables.



Pour Ausone (310-400), Sappho était encore la *mascula*, à l'égal des Maîtres, tel que l'avait été pour lui le populaire Catulle (87-48 av. J.-C.) si admiratif du génie de la Lesbienne. Catulle surnomma même *Lesbia* la femme dont il était amoureux et pour laquelle il écrivit son célèbre *Roman*. Les mœurs de sa compagne et les siens contribuèrent sans doute à jeter un discrédit supplémentaire sur Sappho. A l'opposé, dans le même esprit qu'Horace et en accord avec le credo pythagoricien, Ovide, lui, la nommait *poeta* et *vates*. *Poeta*, c'est-à-dire poète et non pas *poetria* ou *poetris* qui aurait signifié poétesse. *Vates*, c'est-à-dire inspirée, comme *mascula*, pouvait être utilisé dans un sens religieux pour désigner le Maître, le guide, celui qu'il faut imiter. Dans la langue d'Ovide, *vates* est le prophète, celui qui, envoyé par le père des dieux, livre la Parole, celui qui enseigne et fait autorité. La lyre de Sappho, *mascula*, *poeta*, *vates* avait alors les mâles accents d'une foi intense.

Ni Ovide, ni Horace, ni Ausone ni personne... ne pouvait imaginer que la *mascula*, serait l'écrivain le plus injurié au nom de la morale ! Aujourd'hui, et depuis une centaine d'année, la *dixième Muse* de Platon, *poeta* et *vates*, est devenue l'icône de l'homosexualité féminine, de l'anandrisme. Pour les censeurs de la poétesse, il constitue à n'en pas douter une forme nouvelle de dénigrement permettant au procès qu'ils intentent depuis tant de lunes à La Lesbienne de ne jamais se terminer. En vérité, si les auteurs s'en tenaient sérieusement aux éléments de certitude quant à l'homosexualité de Sappho, aucun de leurs écrits ne dépasserait dix lignes. Pour le reste, l'encre, que nombre d'entre eux gaspillent à ce sujet, n'est utile qu'au fiel pour se répandre.

## II. Du fol amour à l'anandrisme

Tous les dictionnaires reprennent aujourd'hui la légende du suicide de Sappho : *la poétesse, déjà âgée, tomba folle amoureuse en Sicile d'un jeune et beau lesbien dénommé Phaon et, par désespoir, alla se jeter du haut de la falaise blanche de Leucade pour se guérir du mal d'aimer !* Cette fable très répandue, depuis que le théâtre grec en avait fait une comédie, a présenté Sappho prise aux affres de la passion éprouvée pour un homme... Sappho aimait Phaon, le plus beau des Grecs et nul ne la moquait pour de quelconques liens anandrins... Pendant des siècles, intensément, on croyait que Sappho aimait les hommes et que seul le saut du haut de la falaise de Leucade avait pu guérir ce fol amour... Si depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la Mytilénienne est devenue, pour tous, une *lesbienne*, comment l'imaginaire collectif au sujet de la poétesse a-t-il pu subir une telle métamorphose et l'invention moderne de son anandrisme s'imposer avec une telle force ?

Sappho n'était, il faut l'écrire, ni prostituée, ni érotomane, ni dépravée... elle n'a jamais tenté de se suicider par amour. Phaon n'a jamais existé. Elle ne s'est jamais rendue à Leucade. Elle était épouse et mère. Après avoir été exilée en Sicile elle est revenue à Lesbos, son île natale, pour y mourir de vieillesse. Phaon n'est pas un homme. Phaon (Φάων) est un diminutif. Celui de Phaéton (Φαέτων) l'étoile double d'Aphrodite (la planète Venus). Phaon est Phaéton... À l'époque de Sappho, Phaéton incarnait, au ciel, la permanence de la lumière dans la nuit. Blancheur et pureté, il était fils de Céphale (l'Esprit)... Aphrodite trouva l'enfant si beau qu'elle le captura et le plaça sur la voute céleste pour qu'il brille à l'aurore sous le nom de *Phosphoros* et au couchant sous celui d'*Hesperos* ... Un autre récit, plus tardif, présentait Phaéton comme un fils d'Hélios à qui fut accordée la permission de conduire, un jour, le char solaire qu'il ne put maîtriser... l'astre dévia de sa trajectoire... la terre aurait été perdue si Zeus n'était pas intervenu pour empêcher le désastre en foudroyant l'enfant qui n'avait pas encore acquis suffisamment de science pour conduire l'astre de vie... Les deux personnages mythiques, l'un fils de l'Esprit et l'autre du Soleil ont un point commun : la lumière. La mère du premier était Eos (l'Aurore) celle du second Clymène (le Pouvoir).

Aux temps de la Grèce archaïque, on vénérât Apollon, le dieu solaire, comme le sauveur universel, le Libérateur de l'âme humaine. On notera qu'en grec, *Apollon* et *Libérateur* forment à une lettre près le même mot (α π σ λ λ ω ν - α π σ λ υ ω ν)... Sur l'île ionienne de Leucade, consacrée à Ino (ou Leucothéa, la déesse blanche), le culte du dieu délien, fils de Zeus et de Léto, imposait une pratique religieuse en lien avec le saut dans la mer du haut de la falaise blanche du Sud de l'île, là où l'on avait édifié un phare. La falaise était considérée comme un espace frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Lorsque venait la nuit et qu'au ciel apparaissait Hesperos, première étoile à briller, les prêtres d'Apollon organisaient de violents sauts sacrificiels dans la mer. Les participants se jetaient alors dans le vide en abandonnant leurs corps à l'écume d'Aphrodite qui griffait en contrebas la craie des roches. Ils mouraient ou survivaient après avoir confié leur âme au Libérateur qui décidait seul de leur sort. Dans le ciel, la lumière de Phaéton marquait, pour le plongeur, l'espérance d'une renaissance... Phosphoros, dernière étoile à s'éteindre, la rendait certaine, lorsqu'à nouveau l'aurore venait. Ainsi brille toujours l'astre double d'Aphrodite, Phaéton, à la gloire de l'Apollon solaire.

Le rituel du saut leucadien devint le symbole du salut éternel, de l'immortalité de l'âme. Il fascina tant les érudits pythagoriciens qu'ils choisirent, pour le représenter à l'Orient de leur temple romain, le personnage qu'ils considéraient comme le plus vertueux : Sappho. Au bord de la falaise, nuit tombante, Sappho saute en confiant son âme au Libérateur qui marque sa force dans la nuit par les feux de Phaéton, Phaon. C'est bien par amour que saute Sappho. Mais cet amour, elle le porte à la lumière, comme un acte de foi, de *fides*, dédié au Sauveur des âmes.

Pour cet acte, aucun autre personnage que la *mascula* ne convenait mieux pour représenter tous les hommes face à leur destin et à leur inéluctable mort. Toute l'œuvre de la *poeta* et *vates* attestait et atteste encore d'une religiosité singulière. Sappho vénérât Aphrodite ainsi que les douze divinités qui formaient son cortège ; les neuf Muses, et les trois Grâces (Karites) dans la lumière de l'Apollon Musagète. Elle célébrait aussi Hermès selon une liturgie mystérieuse comme en témoignent encore quelques poèmes.

Sappho était une grande mystique amoureuse de la permanence de la lumière, de son diminutif : Phaon.

*... il me paraît être l'égal des dieux ... cet homme assis en face de toi ... et qui écoute de ta voix la douceur ... mon cœur s'effondre dans ma poitrine ... car à l'instant où je t'aperçois ... il ne m'est plus possible d'articuler une parole ... aucun son ne me vient ... ma langue se brise ... d'un frisson sous ma peau ... de veine en veine dans ma chair ... soudain se glisse un feu subtil ... mes yeux sont sans regard ... mes oreilles bourdonnent ... une sueur glacée ruisselle de mon corps ... un tremblement envahit mon âme ... je suis plus verte que l'herbe ... alors je me sens morte ...même à l'abandon ...* écrit Sappho.

Rien ne décrit mieux les tourments d'une mystique extase. Raison pourquoi le poème, selon sans doute une traduction de Catulle, sera repris presque mot pour mot par Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) succombant sous le faix d'une furieuse foi : *... peu s'en faut que je ne me sente entièrement défaillir ; je suis comme évanouie, à peine puis-je respirer ; toutes mes forces corporelles sont si affaiblies qu'il me faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; mes yeux se ferment d'eux-mêmes, et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien...*(Cf. traduction d'Edith Mora dans son ouvrage sur la Lesbienne). Pour Sappho et pour la Sainte, voilà l'état de transe et de « fol amour » dans lequel elles se trouvent avec l'épiphanie de la lumière du *Libérateur* ou du *Sauveur* des âmes.

Nulle trace ici de l'anandrisme. C'est au temps de la Renaissance, en France, qu'apparaîtra pour la première fois, sous la plume d'un ecclésiastique, le mot *lesbienne* non plus pour désigner seulement les habitantes de Mytilène ou même les femmes homosexuelles mais pour définir l'érotisme. Cette *invention* du *lesbianisme* ressort des *Dames galantes* de Pierre de Bourdeille (1535-1614), Abbé de Brantôme inspiré par *Le roman de Lesbia* dans lequel Catulle, par son contenu, rend grâce à sa sulfureuse maîtresse, et par son titre, rend hommage à Sappho.

À cette époque, sans plus connaître grand-chose de la réalité biographique ou des œuvres perdues de Sappho, on inventa un peu n'importe quoi sur elle. Il fut de *bon ton* de l'évoquer pour *faire montre* de culture, de créativité, de libertinage... ou même de foi comme en témoigne au XVI<sup>e</sup> siècle la religiosité d'un livre en latin publié à Lyon

et intitulé *Livres de prières et invocations sapphiques à la commémoration de notre Seigneur Jésus !* Après que l'édition européenne à la Renaissance se soit mise à publier nombre d'auteurs antiques remis à la mode c'est dans la confusion que Sappho put revenir sur la scène littéraire des siècles nouveaux.

Mais les censeurs se réveillèrent pour une nouvelle fois au nom de la morale condamner Sappho. En 1782, un autre Abbé (1716-1795), l'académicien Barthélémy, publia quelques vers de la poëtesse. Sans délai, ses coreligionnaires crièrent au scandale en lisant sous la plume de l'Immortel que la poëtesse méritait le pardon tant ses vers étaient beaux. Le pardon ! L'Abbé, de bonne foi, n'imaginait pas que l'on put après tant de siècles, trainer Sappho au prétoire. Il en était sûr, et il l'écrivait, Sappho devait être pardonnée. Il se trompait. On offre le pardon seulement aux fautifs et sa sollicitation valait comme un aveu. Les procureurs sortirent de leur sommeil, l'œil torveux, sans trop savoir à quelles chaînes ils allaient bien pouvoir enchaîner la *mascula* pour l'attirer au pilori. Pas de pardon pour Sappho après tant de choses essayées pour la faire disparaître déjà du *paysage de la pensée !* Malgré tous ces efforts Sappho était toujours là. Elle revenait en vers et sur la pointe des pieds avec seulement les quelques mots que le feu, par miracle, avait épargnés. Alors, quelles nouvelles chaînes trouver ?

Rapidement, les plus ardents défenseurs de Sappho allaient fournir eux-mêmes la réponse. Si le XVIII<sup>e</sup> intellectuel ou libertin lisait *les antiques* et, si de très nombreux artistes s'inspiraient des quelques vers résiduels de la *mascula* pour des compositions *lesbiennes* (érotiques), c'est surtout le procès de Charles Baudelaire (1821-1867), au siècle suivant, qui allait donner l'occasion de condamner la poëtesse sur la base d'un nouveau chef de prévention. Pour rendre hommage à la *dixième Muse*, l'auteur des *Fleurs du mal* voulut initialement intituler son chef d'œuvre *Les lesbiennes*. Ce titre sonnait pour le poète des *Fleurs* comme un manifeste de l'érotisme. Baudelaire voulait, selon sa propre expression, un *titre pétard*. Avec *Les lesbiennes*, il alluma la mèche. Si ce premier titre avait été conservé le sens du mot *lesbienne* en français ne serait peut-être pas le même aujourd'hui.

Mais Baudelaire abandonna son idée et pensa alors nommer son recueil *Les Limbes*, cette région céleste du séjour des âmes justes nées avant le Christ, ce lieu où se rencontrent tous les poètes, cet espace idéal. Pour Baudelaire, comme pour Delacroix, à n'en pas douter, on y trouvait Sappho.

Baudelaire changea encore d'avis et nomma définitivement son recueil *Les fleurs du Mal*. Il y a chez ce génial poète victime de la dualité de son âme, tel qu'il l'écrivit lui-même, un certain plaisir aristocratique de déplaire et ...de plaire. *Les lesbiennes. Les limbes. Les fleurs du mal*. À travers son expérience propre, Baudelaire dans son ouvrage retrace la tragédie de l'âme humaine que seule la poésie peut sauver en lui

permettant de franchir tous les obstacles que la réalité impose. L'idée est très présente chez Sappho et chez les pythagoriciens.

À l'instant de la publication des *Fleurs du mal*, le 25 juin 1857, la réaction des censeurs fut cruelle. Pour résumer leur pensée, Bourdin (1820-1870), un journaliste du Figaro signa alors *au nom de la morale* (comme Tatiens pour Sappho) un article dénonciateur et calomnieux : ... *Les fleurs du mal ; l'odieux y coudoie l'ignoble, le repoussant s'y allie à l'infect, ce livre est un hôpital ouvert à toute les démenées de l'esprit, à toutes les putridités du cœur*. À sa suite, tous les hardis procureurs se déchainèrent et le Parquet de Paris, prohibant la vente, se saisit pour *outrage à la morale publique et religieuse, offense aux bonnes mœurs*. Le 6 août, Baudelaire et Auguste Poulet Malassis (1825-1878) son éditeur vinrent s'asseoir sur le banc du Tribunal de Paris. Le 20 août, le Président balança son triste délibéré. L'auteur et son éditeur devront payer une amende et, *au nom de la morale*, six poèmes, intitulés en suivant *Les épaves (Les femmes damnées, Lesbos, Les bijoux, A celle qui est trop gaie, Le Léthé, Les métamorphoses du Vampire)*, seront interdits de publication jusqu'en 1949 date de la réhabilitation de Baudelaire par la Cour de Cassation saisit à l'initiative de la Société des Gens de Lettres.

Avant Baudelaire déjà, un professeur de rhétorique, Etienne Deschanel (1819-1904), avait repris à Bourdeille le mot *lesbienne* dans un article qui fit scandale en 1847. Ce brillant militant de la gauche républicaine qui deviendra parlementaire après avoir connu l'exil, évoquait lui aussi l'érotisme... Ainsi entre la *mascula* d'Horace, la *poeta* et *vates* d'Ovide, le *Roman de Lesbia* de Catulle, les *lesbiennes* de Bourdeille et de Deschanel, *Les femmes damnées* et le poème *Lesbos* de Baudelaire, l'idée de l'érotisme put faire son chemin vers le *lesbianisme* et Sappho devenir *lesbienne*.

Le mot *lesbienne* prenant alors le sens inattendu de l'homosexualité, fit ainsi, surtout avec la célébrité des *Épaves*, une entrée fracassante dans la langue française après s'y être introduit de façon presque clandestine par la petite porte. Les mots ont des destins étranges. *Au nom de la morale*, pour les censeurs de Sappho, l'occasion était trop bonne. Ils trouvèrent les chaînes pour conduire la *dixième Muse* au poteau et tenter une nouvelle fois l'exécution. Désormais toutes les femmes homosexuelles ne seront plus que des *lesbiennes* prétendument à l'imitation de Sappho. Pourtant, à l'origine du mot Lesbienne comme habitante de Lesbos, on trouve le fils d'Eole, Lesbos. Or, selon la légende, il était amoureux de sa cousine Mytilène. Ainsi, paradoxalement, c'est à partir du nom d'un homme, hétérosexuel, que sera désigné l'anandrisme.

Dans la moiteur estivale du prétoire parisien, les vers de Baudelaire avaient levé bien des aigreurs. Le Procureur, en éructant un laborieux réquisitoire, évoqua les mœurs *tribades* des femmes et l'avocat de Baudelaire, au lieu de s'attarder sur les qualités

littéraires de son illustre client, dénonça tous les auteurs *sans morale*, tous plus coupables que le prévenu lui-même ! Baudelaire était coupable certes mais... bien moins que d'autres...et par prétériton moins que Sappho. Au jour de l'audience pourtant, nul ne songea à accuser Sappho pour de quelconques amours féminines. Les choses étaient encore un peu floues quant au *lesbianisme* et Sappho était surtout connue pour s'être suicidée par amour pour Phaon en se jetant du haut de la falaise à Leucade comme en témoigne la statue à l'antique de Pierre Loison (1816-1865) placée dans la Cour Carrée du Louvre.

Tatien, nous l'avons vu, avait fixé le cadre triple et strict de l'immoralité de la *dixième Muse* : *Pute, érotomane, débauchée*. Sappho était avec les hommes une *mante religieuse* et l'on ne comptait pas le nombre de ses amants. A l'opposé, le XVIII<sup>e</sup> siècle en avait fait une incarnation romantique du génie poétique, de la liberté amoureuse et de l'érotisme qui inspirait Baudelaire ou tant d'autres artistes. L'éditeur de Baudelaire fut à nouveau condamné à Lille en 1866 pour la publication des *Épaves*. Les procureurs impériaux ne rigolaient pas avec la morale publique et Poulet-Malassis connut et la prison et l'exil. Il faut louer le courage de celui que Baudelaire surnommait *Coco Mal Perché* et qui continua, jusqu'à la ruine de sa maison, de publier, sans jamais les blâmer les poètes dont on fait désormais l'éloge flatteur. Il faut louer aussi le courage de l'écrivain Xavier de Montepin condamné à plusieurs mois de prison suite à la parution des *Filles de plâtres*. De Montepin y évoque une *dixième Muse* libertine : *...es-tu l'esprit de volupté ? Pécheresse des temps antiques... les feux lubriques dont Sappho brûlait...*

Face à la censure, la force de caractère de l'actrice anglaise Olga Nethersole (1863-1951) doit aussi faire l'objet d'une mention particulière. Un auteur anglais, Clyde Fitch (1865-1909) avait repris dans sa langue maternelle une pièce d'Alphonse Daudet (1840-1897) intitulée *Sappho* et en avait monté pour le théâtre londonien et new-yorkais une version *adapted from the french* tel que l'indique le placard. La pièce devait d'abord être jouée à Broadway au Wallack's Theater mais la puissante *New York Society for the Suppression of Vice* protesta au soir de la première et déposa plainte. Olga Nethersole fut arrêtée, mise en geôle pour *atteinte à la morale publique* (public decency) et le théâtre fermé. Le procès fit le succès de la pièce de Clyde. Il n'y avait pas là de quoi fouetter le chat. Bravant l'interdit, la comédienne, une fois libérée, interpréta malgré tout son rôle. Sappho venait de traverser l'Atlantique !

Au niveau poétique, si l'on rapproche les poésies fragmentaires de Sappho avec les vers de Baudelaire, le point commun est sans aucun doute une *esthétique de la concentration*. Baudelaire souligne lui-même *la beauté pythagorique* que doivent avoir les poèmes en précisant que *les longs poèmes sont la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts*. L'auteur des *Fleurs* résume cette esthétique lorsqu'il se demande *pourquoi le spectacle de la mer est si infiniment et éternellement agréable ?*

La mer nous offre comme les mots, à la fois mêlés, le mouvement et l'immensité intangible. *Homme libre, toujours tu chériras la mer... ton miroir...* écrit Baudelaire. Sappho au bord de la falaise de Leucade, pour les initiés pythagoriciens, ne se suicidait pas. Elle était devant la mer avant de passer de l'autre côté du miroir. Si aujourd'hui le procès de Baudelaire nous paraît ridicule, celui de Sappho, c'est autre chose ! L'auteur des *Fleurs* est devenu un *classique*. Sappho n'est que vaguement un auteur antique aux contours flous... une *lesbienne*.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'est Renée Vivien (1877-1909) qui va définitivement transformer Sappho en une homosexuelle, et faire de la *dixième Muse* de Platon et des pythagoriciens, le symbole de l'anandrisme. Sappho, une anandrine ? Pourquoi pas ? Peu importe finalement ! Les amours de Sappho, andrins ou anandrins, ne lui attribuent en effet aucune qualité supplétive et n'enlève rien à sa poésie. Renée Vivien se pensait comme la *réincarnation* de Sappho. Née Pauline Mary Tarn à Londres, 20 ans après le procès de Baudelaire, Vivien vécut à Paris dans le luxe que lui offrait un précieux héritage. Ses amours anandrines la rendaient célèbre dans la coterie *lesbienne* du Paris 1900. On désignait Renée comme la *Muse des violettes* par référence à ces fleurs si souvent évoquées dans les poésies de la *dixième Muse*. Les fleurs du mal ? La *réincarnation* de Sappho tenta même de se suicider pour rendre son destin conforme à celui que l'on inventa pour la *mascula*.

À l'époque de Vivien, les poèmes de Sappho copiés sur les papyri d'Égypte n'avaient pas encore été traduits. Personne ne connaissait l'existence de la Basilique souterraine de la Porte Majeure. Ainsi Vivien ignorait que le saut de Sappho du haut de la falaise de Leucade était tout sauf un suicide que le pythagorisme avait en horreur. En découvrant la Basilique en 1917, on comprendra que le saut de Sappho, résumé du credo des mystiques pythagoriciens, était cet acte de foi en phase avec les croyances du paganisme archaïque. Le mérite de Vivien fut toutefois de donner aux lecteurs la possibilité de découvrir Sappho avec le souci de transmettre ses poésies dans un français particulièrement bien adapté.

Sans doute, un beau jour, dans la nuit d'un tombeau, dans l'épaisseur d'un coffre, sous la lourdeur d'une pierre, sous la poussière d'une ruine, à l'abri dans une terre chaude ou simplement dans l'archive secrète d'une bibliothèque qui garde encore ses secrets... on retrouvera la copie intégrale de l'œuvre de la *dixième Muse*. Alors d'autres pages s'écriront. On peut bien sûr inviter tout le monde à rechercher cette œuvre encore dissimulée. Mais, en attendant sa découverte, veillons à transmettre aux lecteurs les seuls éléments de certitude que nous avons concernant Sappho, sa biographie, y compris un éventuel anandrisme, afin de mettre sur les minutes d'un procès de plusieurs siècles, les scellés pour l'archivage.

## Bibliographie

- Alcée. *Fragments*. 2003. Paris : Les belles lettres.
- Campbell, D.A. 1982, 1990. *Greek lyric, Sappho-Alcaeus*. Cambridge, Massachusetts, London : J. Henderson.
- Carcopino, J. 1927. *La Basilique pythagoricienne de la Porte majeure*. Paris : Flammarion.
- Carcopino, J. 1956. *De Pythagore aux apôtres*. Paris : Flammarion.
- Graves, R. 1967. *Les Mythes grecs*. Paris : Fayard.
- Horace. *Epistulae*. XIX - 1,19,28 mascula. Paris : Les Belles Lettres.
- Landete, P. 2010. La représentation de Sappho de Mytilène et la basilique pythagoricienne de la porte Majeure à Rome. Paris : Transparence, *Sigila* n° 25. Tr. It. La rappresentazione della poetessa nella basilica pitagorica di Porta Maggiore a Roma - La voce, la rivista degli italiani in *Francia* n° 67, avril 2012.
- Landete, P. *Sappho de Mytilène, VII<sup>e</sup> & VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C.* - Essai biographique et analyse des fragments, à paraître.
- Mora, E.1966. *Sappho, histoire d'un poète et traduction intégrale de l'œuvre*. Paris : Flammarion.
- Ovide. 2005. *Héroïdes, XV<sup>e</sup> lettre : Sappho à Phaon*, Paris : Les Belles Lettres.

## Iconographie / œuvres citées dans l'article

- L'École d'Athènes et Le Parnasse - Raphaël (1483-1520), Musée du Vatican (Salle de la Signature)
- Les limbes - Eugène Delacroix (1483-1520) Palais du Luxembourg, Paris
- Sappho et Alcée - Bas relief archaïque, terre cuite de Milo / 515 av. J.-C. - Cratère d'Agrigente, Musée de Munich (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C)
- Stuc majeur de l'abside de la Basilique Prénestine à Rome - Sappho saute dans la mer du haut de la falaise de Leucade (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. / I<sup>er</sup> siècle)
- Affiche de *Sappho*, pièce de Clyde Fitch adaptée d'une pièce d'Alphonse Daudet - New York 1900.